24 MARS - 28 MAI 2023

Bernard Plossu

Les années américaines
Images inédites 1966-1985

Commissaire
Marc Donnadieu

Los Angeles, Californie, 1980 © Bernard Plossu

Place
Jean-Michel
Basquiat
Paris 13

Dossier de presse

BERNARD PLOSSU

Les années américaines

Images inédites 1966-1985

Vernissage le jeudi 23 mars 2023, 18:00 - 21:00

Figure incontestée de la photographie française contemporaine, récemment lauréat avec le tireur Guillaume Geneste du Prix du tirage Collection Florence & Damien Bachelot, Bernard Plossu découvre les États-Unis en 1966, depuis le Mexique où une partie de sa famille est implantée et où il a initié quelques années plus tôt, dans le Chiapas, une pratique cinématographique et photographique. Bill Coleman, un de ses plus fidèles amis, sera son passeur et son guide. De 1966 à 1974, ce seront des années de découverte de la société américaine et de rencontres multiples, en particulier avec les protagonistes de la contre-culture américaine. De 1974 à 1985, une immersion approfondie dans le territoire de l'Ouest américain. En 1977, il pose même ses valises au Nouveau-Mexique et y fonde une famille, jusqu'à son retour irrévocable en France en 1985.

> « En photographie, on ne capture pas le temps, on l'évoque. Il coule comme du sable fin, sans fin. Et les paysages qui changent, n'y changent rien. On ne prend pas une photographie, on la "voit", puis on la partage avec les autres. Je pratique la photographie pour être de plain-pied avec le monde et ce qui se passe. »

Bernard Plossu

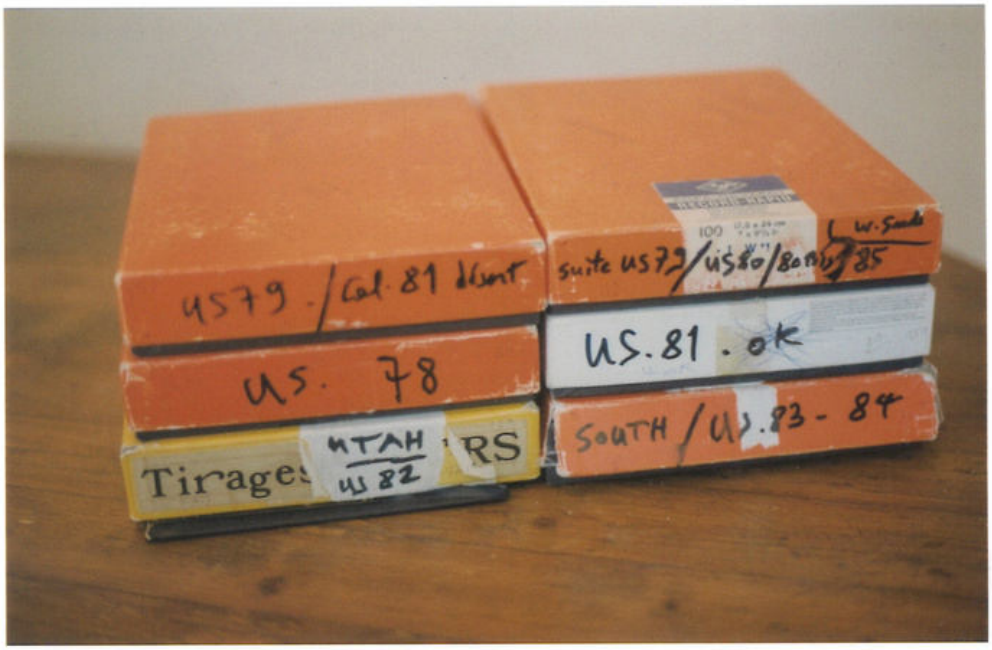
C'est donc face à l'immensité et la diversité de cette vie américaine qui s'offre soudain à son regard d'européen que sa pratique photographique va prendre toute son ampleur et s'ancrer sur cette écriture de la rencontre et du sensible qui la caractérise.
Aussi les images des « années américaines » de Bernard Plossu s'apparentent-elles moins à un journal de bord d'un séjour de près de vingt ans aux États-Unis qu'à une véritable expérience existentielle dont le fil s'étire comme ces longues routes qui traversent les différents états de l'Ouest en se jouant des frontières et sur lesquelles il joue les funambules du hasard et du destin. Les différentes étapes furent prospères et les trajets éblouissants jusqu'à un terme aussi imprévisible que définitif. « America: Love it or Leave it » ; « So Long », a répondu Bernard Plossu, des images plein la tête et l'œil encore pétillant.
Depuis 2007 et l'exposition « So Long, vivre l'Ouest américain 1970/1985 » au Fonds régional d'art contemporain de Haute-Normandie, aucun autre travail approfondi n'avait été fait sur cette période fondatrice de son œuvre.
À la faveur de la redécouverte miraculeuse de 6 boites contenant près 860 bobines et de plus de 200 tirages non encore inventoriés, Bernard Plossu s'est ainsi replongé dans l'ensemble de ses archives de ces « années américaines ». C'est donc une somme considérable d'images inédites qui s'offre aujourd'hui à notre regard. Un véritable événement tant pour la connaissance de l'œuvre photographique de Bernard Plossu que pour notre vision des États-Unis durant des décennies déterminantes de son histoire à travers les yeux d'un « frenchie ».

La Galerie du Jour présente à titre tout à fait exceptionnel une partie des tirages inédits et récemment retrouvés concernant les séjours américains de Bernard Plossu durant les années 1974-1985. Les images se déroulent librement au mur, à l'instar de road movies sans début ni fin, où le réel américain se confond avec sa propre mythologie.

Ce projet prend la suite des six projets précédents sur la période américaine de Bernard Plossu :

– « Go West », livre publié aux Éditions du Chêne en 1976 (deuxième ouvrage de Bernard Plossu après "Surbanalisme", aujourd'hui épuisé) ;
– « New Mexico Revisited », texte de Gilles Mora et Edward Hall, University of New Mexico Press 1983, USA ;
– « Le Jardin de Poussière », livre publié aux Éditions Marval en 1989 (aujourd'hui épuisé) ;
– « Plossu's New Mexico », University of New Mexico Press, textes gilles Mora et max Evans, 2006 ;
– « So Long, vivre l'Ouest américain 1970/1985 », exposition au Frac Haute-Normandie accompagné d'un catalogue publié aux Éditions Yellow Now en 2007 (aujourd'hui épuisé) ;
– « Far Out! Les années Hip : Haight-Ashbury, Big Sur, India, Goa », livre publié chez Médiapop Éditions, 2011 (ouvrage principalement réalisé à partir de deux reportages publiés par le magazine Rock & Folk en 1970 et 1971) ;
– « Western Color », exposition aux Rencontres d'Arles accompagnée d'un catalogue publié aux Éditions Textuel en 2016 ;
– « Mark Cohen/Bernard Plossu. Americas », exposition à la galerie du jour en 2017.

Marc Donnadieu, Commissaire de l'exposition.



Une photo des boites personnelles de Bernard Plossu contenant les 860 films exhumés.
(c) Bernard Plossu

Côte Californienne, 1979 © Bernard Plossu

Arizona, le pays de Cochise, le chef des Apaches Chiricahuas, New Mexico, Colorado, Utah, Nevada, California, Western Texas et Western Oklahoma, c'est cet immense désert qui va jusqu'à la mer, jusqu'à l'océan Pacifique, chaud au Sud dans les palmiers et proche du Mexique (Los Angeles), brumeux et oriental, écossais même parfois, au Nord, la superbe région de Big Sur (San Francisco)…

C'est là que j'arrivai par un hasard extraordinaire, à 21 ans, chez mon ami Bill Coleman ! Nous venions du Mexique où nous nous étions rencontrés.
Et j'y retournerai tout le temps, dès que possible, dans cet Ouest gigantesque, sillonnant les routes et les pistes petit à petit, au cours des années, partout, jusqu'à ce que je m'y installe, pour de bon, au début de l'hiver 1977, près de Taos, sur les hauts plateaux, à deux mille deux cents mètres d'altitude, au pays de la sauge où est né Shane le 14 juillet 1978 !

À partir de là, c'est aussi à pied que j'ai découvert, avec mes amis Dan et Doug, les coins plus sauvages de ce « jardin de poussière ».
Ces photographies sont l'itinéraire de ces années où je suis resté là pour de bon, de ces routes sans fin, au rythme des saisons...
Elles sont aussi un témoignage sur une manière de vivre des gens de l'Ouest, en ville ou dans des coins perdus, de leurs cultures, qu'ils soient Indiens, Chicanos ou Anglos, jusqu'en 1985 date où je suis rentré définitivement en Europe…

–

Bernard Plossu
Juillet 2006

(extrait de « So Long, vivre l'Ouest américain 1970/1985 », Frac Haute-Normandie & Éditions Yellow Now, 2007)

À VOIR DANS L'EXPOSITION

(visuels libres de droits pour la presse)

BERNARD PLOSSU
Arizona, 1979

Courtesy Galerie Camera Obscura
& Galerie du Jour agnès b.

BERNARD PLOSSU
Arizona, 1984

Courtesy Galerie Camera Obscura
& Galerie du Jour agnès b.

BERNARD PLOSSU
New Mexico, 1985

Courtesy Galerie Camera Obscura
& Galerie du Jour agnès b.

BERNARD PLOSSU
New Mexico, 1983

Courtesy Galerie Camera Obscura
& Galerie du Jour agnès b.

BERNARD PLOSSU
San Luis Obispo, Californie, 1979

Courtesy Galerie Camera Obscura
& Galerie du Jour agnès b.

BERNARD PLOSSU
San-Francisco, Californie, 1981

Courtesy Galerie Camera Obscura
& Galerie du Jour agnès b.

BERNARD PLOSSU
Los Angeles, Californie, 1980

Courtesy Galerie Camera Obscura
& Galerie du Jour agnès b.

BERNARD PLOSSU
Orange County, Californie, 1983

Courtesy Galerie Camera Obscura
& Galerie du Jour agnès b.

BERNARD PLOSSU
Santa-Fe, New Mexico, 1979

Courtesy Galerie Camera Obscura
& Galerie du Jour agnès b.

L’Expérience américaine de Bernard Plossu

par Lewis Baltz

Quand Bernard Plossu est venu aux États-Unis en 1977, il était déjà reconnu en France comme photographe, ce qui implique qu’il figurait parmi les successeurs désignés de la tradition française du reportage. Plossu est toujours resté fidèle à cette tradition, bien que ses années en Amérique aient modifié sa vision de manière inattendue. Il avait voyagé aux États-Unis plusieurs fois avant d’épouser une Américaine et d’habiter au Nouveau Mexique. Ses premières visites avaient été des missions photographiques, comme ses voyages au Mexique et en Égypte ; une prolongation de l’idéologie du reportage étendu à des sujets exotiques. Si les cultures homogènes du Tiers-monde intriguaient l’Européen cosmopolite, il semble qu’il ait aussi été très attiré par la banalité et l’aliénation de la vie contemporaine en Amérique. Cet aspect de la société américaine a été source d’inspiration – si l’on peut employer ce mot – pour des générations de photographes américains (pour ne rien dire des écrivains) et pour des visiteurs européens aussi célèbres qu’Henri Cartier-Bresson et Robert Frank. Les premiers travaux américains de Plossu sont dans la tradition de ses illustres prédécesseurs. Ses premiers contacts avec la culture de l’Amérique – ou, d’un point de vue européen, son absence de culture – sont une réaction contre la vie américaine, toute de superficialité criarde. Mais cela n’a jamais ressemblé à Plossu de se satisfaire de superficialités, et il a approfondi sa vision en se familiarisant avec ses sujets. Il a bientôt vu, dans la folle solitude de l’Ouest américain, quelque chose de plus profond qu’une juxtaposition postsurréaliste du rituel Hopi et de plateaux-repas pour la télévision.

Sartre a fait deux observations particulièrement importantes sur l’Amérique. La première, c’est que, à l’encontre de l’Europe, les villes étaient souvent plus jeunes que leurs habitants. La deuxième, qu’en Amérique les rues des villes avancent en ligne droite vers l’horizon – comme vers l’infini. Ces remarques sont caractéristiques de l’effet considérable qu’exerce l’espace américain sur un Européen cultivé. Il est à peine exagéré d’affirmer que pour une sensibilité formée dans un monde aux perspectives fermées, ancrée dans l’histoire de l’humanité, appréhender l’immensité vide de l’Ouest américain est un peu comme perdre son regard dans les abysses. Les Américains sont touchés de la même façon.

Joan Didion, auteur américain qui a elle-même décrit cette expérience de l'Ouest américain avec beaucoup de beauté et de précision, écrivait, dans sa critique du livre de Norman Mailer « Executioner's Song » : « ...Le sujet lui-même... est ce vide immense de l'expérience de l'Ouest, un nihilisme antithétique... [La négation] de la plupart des formes de l'effort humain, une peur si proche du zéro que les voix humaines s'effacent, comme de l'écriture dans le ciel. Sous ce que Mailer appelle "le bleu immense du terrible ciel de l'Ouest américain"... Rien n'a vraiment d'importance. » Didion n'a pas été la première à voir dans l'espace de l'Ouest une métaphore du nihilisme : Dos Passos avait suggéré déjà une lecture similaire ; finalement, c'est Mailer, dans son introduction à « Executioner's Song », qui a été le plus concis : « Il y avait les montagnes, puis l'autoroute, puis rien. »

Les maîtres de Plossu sont Corot et Malevitch ; deux peintres dont il est difficile de rapprocher le propos, sinon par l'élégant quiétisme de chacun. Au fil des années passées au Nouveau Mexique, on voit, peu à peu, moins de Corot et plus de Malevitch dans ses photographies ; le paysage de Corot, le jardin de lumière, est rendu plus âpre par l'expérience de la solitude américaine, et se transforme en jardin de poussière, jardin de cendres. Ce qui ne veut aucunement dire que Plossu est devenu un photographe américain, transformation impossible et qu'il ne souhaite pas. Il n'a jamais vraiment troqué son humanisme européen pour le nihilisme américain, ni abandonné son pathos pour l'ironie américaine. Mais il est parvenu à une compréhension qui lui permet de faire coexister les deux points de vue dans sa perception. Pendant son séjour au Nouveau Mexique, Plossu a appris que la photographie américaine ne se résumait pas à un index iconographique de sujets exotiques, brillants dans leur banalité, mais qu'elle était surtout un ensemble d'attitudes, de stratégies, d'idéologies picturales, tout à la fois déterminant la compréhension que l'Amérique a d'elle-même et déterminées par elle. Le travail américain de Plossu a des antécédents ; il avait trouvé le Nouveau Mexique au Sénégal bien avant de trouver le Sénégal au Nouveau Mexique. Métaphoriquement, Plossu connaissait déjà le désert américain avant de décider de s'y installer. Plossu n'a jamais abandonné l'Europe ni la tradition photographique française ; il a, plutôt, ajouté un monde au monde qui lui appartenait de naissance. Il y a quelque chose d'ouvertement romantique dans l'image d'un photographe français qui lit Céline dans une Ford garée pour la nuit sur le plateau lunaire de Monument Valley. Quelque chose de troublant se produit autour d'un jeune père surveillant son fils, mi-américain et tant aimé, qui joue parmi les plants de sauge du haut désert du Nouveau Mexique.

Évidemment, il y a quelque chose de plus : les images de Plossu, éloquentes en elles-mêmes, sont aussi des éclats de la réalité américaine de Bernard Plossu. On ne peut pas démêler l'écheveau des influences qui font d'un artiste ce qu'il est, mais ces fragments sont des pièces de ce qui fait l'homme et le photographe. Malgré sa culture, son intelligence, Plossu photographe tire plus de son expérience directe que d'une stratégie ou de théorie. S'il y a une explication rationnelle à l'affinité qu'il revendique avec les peintres expressionnistes allemands, elle tient sans doute à leur foi en l'art comme moyen de transformer l'expérience quotidienne en un langage d'émotion universel. Dans un sens strictement professionnel, Bernard Plossu a mis son identité artistique en danger en se déplaçant entre deux traditions photographiques nettement marquées ; il a lui-même pris le risque d'être un Français exilé en Amérique, jamais un Européen tout à fait assimilé, mais si bien façonné par son expérience américaine qu'il aurait pu se sentir à moitié étranger dans sa France natale. Cela ne s'est pas passé ainsi, parce que Plossu est un juge sévère de ses influences, et se sert de son environnement plus qu'il n'est marqué par lui. Si son sens de la lumière et de l'espace, c'est-à-dire de la forme, a changé entre Paris et Santa Fe, on peut penser que c'est moins à cause des différences objectives entre ces lieux – si importantes soient-elles – qu'à cause des différences que ces lieux ont amenées dans sa sensibilité. Au-dessus des hasards des lieux et des traditions, Plossu se tient, en un sens, aux frontières des cultures. Plossu se tient aussi un peu sur le coté, seul. Singulier.

Lewis Baltz
Sausalito, 1985

Extrait de « So Long, vivre l'Ouest américain 1970/1985 »
Frac Haute-Normandie & Éditions Yellow Now, 2007

INFORMATIONS PRATIQUES

À propos de La Fab.

La Fab., lieu du fonds de dotation agnès b., a ouvert ses portes en janvier 2020 au cœur d'un nouveau Paris, place Jean-Michel Basquiat dans le 13e arrondissement.
La Fab. accueille la Librairie du Jour et deux espaces d'expositions : un espace dédié à la collection d'art contemporain d'agnès b. et la Galerie du Jour.
L'aménagement a été conçu par agnès b. en collaboration avec l'architecte Augustin Rosensthiehl.

Venir à La Fab.

La Fab. - Place Jean-Michel Basquiat - Paris 13e

mercredi - samedi 11:00 - 19:00 / dimanche 14:00 - 19:00

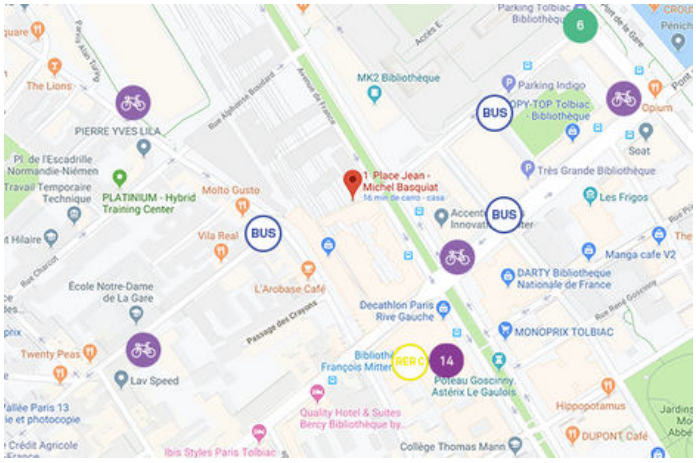
Ligne 14
Bibliothèque François Mitterrand

Ligne 6
Chevaleret

RER C
Bibliothèque François Mitterrand

Lignes 25, 61, 62, 71, 89, 325

Vélib
rue Paul Casals, rue du Chevaleret



Contacts

PRESSE
Catherine & Prune Philippot - Relations Media
E-mail : cathphilippot@relations-media.com
Tel : 01 40 47 63 42

COMMUNICATION
Marina Belney - La Fab.
E-mail : marina.belney@agnesb.fr
Tel : 06 98 98 07 16

devenons amis !!

agnès b.